

toire des partis politiques. Je n'oublierai jamais la première conférence sur l'histoire parlementaire britannique que j'entendis de la bouche de mon vieil ami John Redmond, il y a quelque quarante ans. C'était aux jours les plus sombres du parti nationaliste irlandais. M. Parnell venait d'être détrôné par la main solide de M. Gladstone, autrefois son meilleur allié. John Redmond était un des rares hommes restés fidèles à Parnell, et ne voulant pas creuser davantage l'abîme qui séparait les deux factions du parti nationaliste ou de la nation irlandaise, il vint en Amérique donner des conférences sur divers sujets. Dans une de ces conférences, il nous parla de ses réminiscences de la Chambre des communes. Dans un tableau brillant qui ne dura qu'environ dix ou vingt minutes,—le temps me parut très court,—il nous peignit Gladstone tel qu'il l'avait vu; Gladstone défait sur le premier bill du Home Rule. La Chambre s'étant vidée dans un moment d'excitation, Redmond avait oublié certains documents qu'il avait placés sur son siège. Il retourna à la Chambre. Un homme s'y trouvait encore, un vieillard pâle, abattu, des mèches de cheveux blancs tombant sur sa figure couverte de sueurs. C'était William Ewart Gladstone, et le jeune Redmond sortit en disant: "Cet homme n'en a pas pour six mois à vivre". Puis il nous peignit la scène qui se passait six ans plus tard, après la longue lutte contre les préjugés de l'Angleterre, la longue lutte pour effacer ce qu'il appelait "la page la plus sombre de l'histoire d'Angleterre"; le grand vieillard, réélu, était attendu dans la Chambre des communes à trois heures de l'après-midi. Toutes les banquettes étaient remplies. Pas un siège des tribunes des députés n'était vide; chaque place était occupée depuis huit heures du matin. La tribune des dames, celle des lords et celle du corps diplomatique regorgeaient de monde. Trois heures sonnent à l'horloge du Parlement. La nôtre est arrêtée, soit dit en passant. Trois heures cinq, trois heures dix; tous les cœurs sont saisis d'angoisse, car après tout, les membres du parti tory l'avaient combattu, ils l'avaient dénoncé comme hâbleur, mais tout vrai Anglais, au fond de son âme savait que c'était un grand vieillard. On attendit, on attendit. . . ; rien. Un homme de quatre-vingts, il pouvait avoir été frappé de syncope, il pouvait être tombé malade. Tout à coup, on entendit comme le bruit d'un grand vent sur la place de Westminster. Le son s'amplifiait, s'amplifiait, et, finalement, les portes s'ouvrirent et un jeune homme de quatre-vingts entra vêtu d'une redingote, une rose à la boutonnière, sa tête blanche couverte de gloire, de la gloire que donne la vic-

toire. Toute la Chambre se leva; toute la députation, les tories aussi bien que les radicaux, les nationalistes irlandais du sud et les orangistes du nord et même les spectateurs des tribunes se levèrent, non seulement parce qu'ils y voyaient la manifestation de la résistance et de la persistance d'un grand homme d'Etat britannique, mais parce qu'ils éprouvaient aussi le besoin de rendre hommage à un homme qui avait été foulé aux pieds durant un certain temps précisément à cause de son courage.

Excusez-moi, monsieur le président, si j'ai fait quelques digressions, mais j'ai un conseil à donner à mes jeunes collègues et je désire rappeler à mes collègues plus âgés une importante leçon d'histoire politique. Ne comptons pas avec trop d'exactitude les morts et les vivants. Ne supputons pas trop étroitement les chances de victoire ou de défaite de ce parti ou de l'autre. Mais, à mon sens, l'on doit considérer qu'il est nécessaire que les divers groupes de population composant la nation soient représentés dans ce Parlement par des hommes qui ne sont pas, avant tout, liés à un parti, mais qui sont d'abord les mandataires véritables de ceux qui les ont envoyés ici. Cela ne s'applique pas seulement à l'indépendance de chacun ni seulement à la liberté de conscience de chacun d'entre nous. Dans l'esprit que je crois avoir manifesté et dont je suis certainement animé, monsieur le président, pour tout le temps que je dois passer ici, je considère comme admis que chaque député représentant ici une partie du peuple canadien désire faire de son mieux pour son pays, pour son parti et pour sa province. Je veux démontrer clairement ceci: étant donné des problèmes économiques de plus en plus pressants, notre population minime, dispersée comme elle l'est sur un territoire immense, nos divisions entre provinces, entre races et entre Canadiens de vieille souche et nouveaux venus, il est dans l'intérêt de tout le Canada que chaque classe, chaque province et chaque élément de notre population soient représentés ici par des hommes qui en connaissent les nécessités, qui sont capables d'exposer au Parlement les besoins réels de leurs commettants et de faire connaître leurs aspirations; j'ajouterai, qui désirent même courageusement discuter dans cette Assemblée les préjugés de leurs commettants. Mieux vaut exposer la vérité toute nue, petite ou grosse; mieux vaut exposer les erreurs politiques ou sociales dans notre Parlement que d'étouffer la voix d'un groupe quelconque de la population ou de ses représentants sous le joug du parti, ou de prétendre que le sort d'un parti doit passer avant celui d'autres groupes d'individus représentant une valeur morale ou sociale dans